

CONCOURS PRÉ MASTER

SAMEDI 28 MARS 2026

ÉPREUVE DE SYNTHÈSE DE TEXTES

Durée de l'épreuve : 3 heures

Coefficient : 4

Aucun document ou matériel électronique n'est autorisé.

Vous réaliserez une note de synthèse sur la problématique dont les éléments sont fournis par les textes joints.

Vous en dégagerez le thème que vous annoncerez en début de copie.

Votre travail tiendra en **500 mots** (tolérance plus ou moins 10%).

Une synthèse doit être concise, objective et ordonnée. **Aucune appréciation personnelle n'est tolérée** (ce n'est pas une dissertation).

La logique dans l'ordonnancement des idées, la qualité de l'expression, le soin dans la présentation et la correction dans l'utilisation de la langue française entrent dans les critères d'évaluation, outre naturellement la capacité à sélectionner les idées essentielles et à les relier entre elles.

Les abréviations sont tolérées (et comptent pour un seul mot) lorsqu'elles figurent dans les documents d'origine ou lorsqu'elles sont d'usage courant (CNRS, INSERM...).

Les noms composés (Etats-Unis) comptent également pour un seul mot.

Les textes sont au nombre de 5 repartis sur 16 pages. (+2 pages de présentation. A vérifier lors de la remise du sujet).

Consignes

- *Ecrivez sur chaque ligne : pas d'interligne*
- *Vérifiez que vous avez bien reporté votre numéro de candidat sur la copie*

A l'issue de chaque composition écrite, tout candidat est tenu de remettre au surveillant une copie (même blanche, qui sera alors signée). Tout candidat sortant avant la fin des épreuves doit obligatoirement remettre le sujet en même temps que sa copie.

LISTE DES DOCUMENTS

Tous les articles sont extraits du magazine SOCIALTER numéro 64
Juin /Juillet 2024 (5 articles, 20 pages)

- P. 1 - 3 : **Attention : fragile**
Texte : Elsa Gautier
- P. 4 - 5 : **"Il faut sortir le plus possible des automatismes non choisis"**
Entretien avec Mehdi Khamassi. Propos recueillis par Léa Dang
- P. 6 - 9 : **Algocratie. Notre planète brûle et nous likons.**
Texte : Arthur Grimonpont
- P. 10 - 13 : **"Il y a une hygiène évidente à éteindre ses écrans pour aller s'enfoncer dans l'épaisseur du monde sensuel"**
Entretien avec David Abram. Propos recueillis par Tao Favre
- P. 14 - 20 : **" Il faut battre le techno-capitalisme sur le terrain du désir"**
Entretien avec Alain Damasio. Propos recueillis par Fabien Benoit

texte Elsa Gautier illustrations Théophile Sutter

La marchandisation de l'attention humaine n'est pas née avec Internet. Mais elle a atteint un stade inédit avec le numérique ubiquitaire, qui permet la captation de notre attention partout et tout le temps, au profit des géants de la publicité digitale. Cette emprise du technocapitalisme, longtemps banalisée, soulève de plus en plus de critiques. Le temps serait-il venu de reprendre la main sur notre environnement attentionnel ?

« **V**ivre sans temps morts », réclamait un joyeux slogan de Mai-68. Il semble que nous y sommes. Nous ne rêvassons plus dans les transports ou dans les files d'attente. Avec la généralisation de l'usage du smartphone, la part de personnes naviguant sur Internet au moindre flottement a fait un bond de 40 points en 10 ans pour atteindre 70 %, selon le Baromètre du numérique¹. La moitié des répondants déclarent regarder des vidéos ou jouer à des jeux vidéo dans les moments d'attente, tandis que la lecture sur papier, la conversation ou l'observation décroissent. Selon une autre étude menée auprès de 21 000 personnes², un tiers des répondants utilisent leur smartphone à table et même aux toilettes. Et il est désormais possible d'acheter des housses imperméables pour continuer à regarder un épisode de série sous la douche.

Fatigue informationnelle, « binge watching », « doom scrolling »³... Les réseaux sociaux, les applis, les jeux et les séries dévorent notre temps de cerveau disponible. À tel point que la frénésie de connexion est devenue une source de malaise : 4 personnes sur 10 jugent, d'après l'étude déjà citée, qu'elles y passent trop de temps (57 % chez les adultes de moins de 40 ans). Et 39 % essayent sans succès de s'en détacher. Le « seuil de nocivité » du smartphone, pour reprendre les mots d'Ivan Illich dans *La Convivialité* (1973), semble atteint : « Passé un certain seuil, l'outil de serviteur devient despote. ».

Longtemps consensuelle, cette invasion du quotidien soulève désormais une inquiétude diffuse. Mais l'hypnose collective est souvent réduite dans les débats publics à un problème d'« addiction », touchant principalement les enfants. Or l'hyperconnexion n'a rien d'une déviance : c'est le cœur même du modèle économique des plateformes.

L'ère de l'extractivisme attentionnel

Selon le philosophe Yves Citton, il est impératif d'« envisager l'attention comme un phénomène essentiellement collectif : "je" ne suis attentif qu'à ce à quoi nous prêtons collectivement attention ». Principe sélectif aux multiples modes – vigilance, attention flottante, concentration – notre attention individuelle est façonnée par la sensibilité et les exigences de l'époque, les cadres collectifs (classe, salle de spectacle, travail à la chaîne...) et les environnements médiatiques dans lesquels nous baignons. Or, poursuit Yves Citton, dans son ouvrage de référence *Pour une écologie de l'attention* (Seuil, 2014), il est indispensable « de mesurer à quel point les modes de production et de subjectivation instaurés par le capitalisme contemporain conditionnent en profondeur le fonctionnement ainsi que les objets de notre attention. »

La marchandisation de l'attention humaine a émergé au XIX^e siècle avec la presse de masse. À Paris en 1836, des crieurs de rue vendent les quotidiens *Le Siècle* et *La Presse* pour la moitié du prix de leurs concurrents. Le secret de ces titres ? Compléter leurs recettes par la vente d'encarts publicitaires. Le fondateur de *La Presse*, Émile de Girardin, formalise à l'époque la loi du « double marché » : les journaux sont en concurrence à la fois pour attirer l'attention du public et l'intérêt des annonceurs, le succès sur le premier marché conditionnant la réussite sur le second. Et le modèle du journalisme sensationnel, feuilletonnant les faits divers et la vie des célébrités, fait bientôt la fortune de certains titres comme *Le Petit Journal*, qui s'écoule à un million d'exemplaires en 1890.

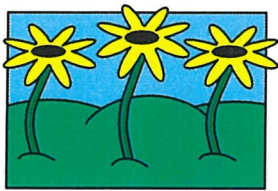
Un siècle plus tard, l'emprise des logiques de marché sur l'environnement médiatique entre en France dans une nouvelle phase, avec

1. Baromètre du numérique, édition 2022.

2. « Étude sur l'addiction aux écrans Observatoire santé PRO BTP, en partenariat avec le Centre de recherche de l'Institut Rafaël », janvier 2024.

3. Binge watching : visionnage boulimique de vidéos ou épisodes de série. Doom scrolling : fait de s'absorber dans le défilement d'un fil d'actualités anxiogènes.

Longtemps inébranlable, le consensus sur les bienfaits de la numérisation du monde semble aujourd'hui se fissurer. Les discours technocritiques sortent peu à peu de la marginalité en France.



l'essor de médias intégralement financés par la publicité. Longtemps monopole d'État, le « petit écran » connaît en effet un véritable bouleversement à la fin des années 1980, en plein tournant néolibéral. Après la création de deux premières chaînes privées, La Cinq et TV6, le gouvernement de droite de Jacques Chirac cède en 1986 la principale chaîne française, TF1, au groupe Bouygues. Ces entreprises transforment le paysage audiovisuel, en calibrant leurs émissions, y compris le JT, en fonction d'un seul critère : l'audience, qui définit le prix de vente des spots publicitaires. Une réalité qu'exprime crûment en 2004 le PDG de TF1 Patrick Le Lay dans un entretien qui fait alors scandale : « Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. »

L'art de la captation du « temps de cerveau humain » est aujourd'hui entré dans

une phase inédite qu'Yves Citton qualifie d'« *extractivisme attentionnel* ». YouTube, Facebook, Instagram, X (ex-Twitter) : dès lors que la publicité constitue le cœur du modèle économique du capitalisme de plateforme, ces dernières sont poussées à recourir à une « captologie » finement dissimulée pour attirer, retenir et monétiser l'attention. Car « *la marchandisation de l'attention est devenue le mode de financement prévalent dans nos systèmes de communication* » (*Angles morts du numérique ubiquitaire*, Presses du réel, 2023). Au point d'envisager, comme l'a fait le réseau social TikTok Lite, de récompenser sous forme de bons d'achat Amazon le visionnage massif de vidéos suggérées par l'algorithme. Un dispositif, suspendu en avril 2024, après que la Commission européenne a menacé de sanction le groupe en raison du « risque d'addiction » pour les usagers.

Quand le numérique fait écran

Si nous sommes si « accros » à nos smartphones, c'est aussi que les acteurs du technocapitalisme se sont emparés, avec leurs séduisantes solutions gratuites, de la trame même de nos relations. Au point de faire du téléphone connecté un objet « torride » aux yeux d'Yves Citton, condensant l'ensemble de nos affections sociales. « *Depuis les nouvelles lointaines d'une catastrophe ou d'une fluctuation boursière jusqu'à l'appel à l'aide d'un collègue surmené ou d'un enfant malade, en passant par la réponse attendue à une candidature d'emploi ou par le message faisant miroiter la possibilité d'une rencontre sexuelle, l'écran de nos téléphones portables condense [...] toutes les stimulations qui nous relient à nos semblables.* »

Cette hyperconnexion contribue pourtant paradoxalement à dégrader la qualité de nos échanges. Comme lorsqu'une conversation en face-à-face est interrompue par une notification, ou le besoin compulsif de l'interlocuteur de surveiller ses réseaux. Au-delà de ce phénomène de « technoférence » (interférence technologique), l'emprise des services numériques altère selon Alain Damasio les liens de manière plus insidieuse. « *Telle qu'elle a été développée, la tech grand public, celle du smartphone et des réseaux, est d'abord une machine sociale à dilater nos égo-centres* », résume l'écrivain dans *Vallée du silicium* (Seuil, 2024). Des selfies aux bulles de filtre, elle active en continu des processus de renforcement identitaire. Enfermés dans nos « technococons », de plus en plus retranchés dans nos espaces domestiques, nous perdons, aux yeux de l'auteur de *La Horde* du

Contrevent, notre capacité à nous confronter à l'altérité. « Les Gafam n'ont pas tué les liens, ne les ont pas tranchés au couteau ou à la hache. [...] Ça sonne plutôt comme le dégât collatéral d'une guerre qui n'a même pas eu lieu. Ils ont dévitalisé ces liens. Ils les ont édulcorés et neutralisés. »

L'emprise numérique conduit aussi à renforcer notre coupure avec le monde sensuel, comme si le stade de développement ultime de l'humain devait conduire, poursuit Alain Damasio, à un « largage du corps physique et au rapatriement intégral dans son système nerveux central ». Une réflexion qui rejoint celle du philosophe David Abram (voir entretien p. 38), qui invite dans *Devenir animal* (Édition Dehors, 2024) à réapprendre à éprouver le monde avec notre corps. Érodant nos liens, conjurant le sensible, la technologie appauvrit enfin certaines de nos capacités attentionnelles. « Exactement comme on a externalisé nos dépenses physiques à la voiture ou à l'ascenseur, on externalise depuis vingt ans nos capacités cognitives : notre mémoire dans les moteurs de recherche, notre capacité d'orientation au GPS... » À chaque fois, le gain de pouvoir se fait selon Alain Damasio au prix d'une perte de puissance, définie comme « la capacité de faire, de déployer l'action par soi-même, directement ».

La fin du consensus numérique ?

Longtemps inébranlable, le consensus sur les bienfaits de la numérisation du monde semble aujourd'hui se fissurer. Les discours technocritiques, longtemps diffusés par de petites maisons d'édition pugnaces, comme L'échappée ou La Lenteur, sortent peu à peu de la marginalité en France, comme en témoigne le succès en librairie des essais du docteur en neurosciences Michel Desmurget (*La Fabrique du crétin digital*, plus de 40 000 exemplaires vendus), ou du directeur d'Arte, Bruno Patino (*La Civilisation du poisson rouge*, 50 000 exemplaires vendus). Est-il pour autant possible d'envisager une « désescalade technologique » ? Depuis 2018, l'association Lève les yeux ! créée par Yves Marry, auteur de *Numérique. On arrête tout et on réfléchit !* (Rue de l'Échiquier, 2023), prône des mesures coercitives, à l'image de la réglementation du tabagisme ou des OGM : « Pour sanctuariser des espaces et des temps avant qu'il ne soit trop tard, il faut s'autoriser à interdire. » L'activisme du collectif Attention, qui fédère autour de Lève les yeux ! une dizaine d'acteurs engagés dans la lutte contre la surexposition aux écrans (dont Agir pour l'Environnement, ou Halte à

l'Obsolescence programmée), a contribué à mettre la question à l'agenda politique.

Au point de conduire le président de la « start-up nation » à commander en janvier dernier un rapport d'experts sur le sujet de la protection des enfants, rendu public en avril 2024. « Nous ne pouvons accepter que les enfants deviennent des marchandises, cibles de notifications infinies, scotchés à des systèmes de récompense pensés par des experts en sciences du comportement pour être irrésistibles, avec un temps libre qui devient fortement digitalisé », écrivent les dix scientifiques mandatés – dressant le constat d'une « hyperconnexion subie » qui pourrait valoir aussi bien pour les adultes. Parmi leurs propositions fortes : interdire les designs addictifs et l'accès aux réseaux sociaux aux mineurs de moins de 15 ans. « Une rupture avec l'ère du déni », aux yeux du collectif Attention pour qui « il revient désormais au gouvernement de mettre en œuvre ces propositions, en résistant aux pressions qui ne manqueront pas de s'exercer de la part des lobbys du numérique ».

On peut douter qu'une régulation substantielle de nos environnements attentionnels puisse venir d'un président technolâtre, qui avait balayé en 2020 la proposition de la Convention citoyenne d'un moratoire sur la 5G. Seule une puissante volonté politique pourrait malmener sérieusement les grands acteurs de la tech, qui ne lésinent pas sur les moyens pour défendre leurs intérêts. En 2023, selon les ONG Corporate Europe Observatory et LobbyControl, ces derniers ont dépensé 100 millions d'euros en lobbying à Bruxelles, dont 5,5 millions pour Google (propriétaire de Youtube) et 8 millions d'euros pour Meta (maison mère de Facebook et d'Instagram). De quoi, sans doute, détourner l'attention de quelques eurodéputés. 



Mehdi Khamassi

« Il faut sortir le plus possible des automatismes non choisis »



Dans l'ouvrage collectif *Pour une nouvelle culture de l'attention* (Odile Jacob, 2024), Mehdi Khamassi, directeur de recherche en sciences cognitives au CNRS, chercheur à l'institut des systèmes intelligents et de robotique de Sorbonne Université, revient sur ce qui définit l'attention, les origines de la captologie et les pistes pour préserver cette ressource rare.

Propos recueillis par
Léa Dang

illustration
Théophile Sutter

Le terme « attention vient du latin *attentio* qui signifie « tension de l'esprit vers quelque chose ». Comment définissez-vous l'attention du point de vue des sciences cognitives ?

L'attention est une fonction mentale qui permet de filtrer les informations parmi toutes celles que reçoit le cerveau. La capacité de l'humain à focaliser son attention sur un sous-ensemble pour être plus efficace et réactif est l'une de ses fonctions psychologiques de base. Ensuite, nous distinguons l'« attention endogène », guidée par la volonté, de l'« attention exogène », provoquée par un stimulus ou un événement extérieur. On remarque qu'il y a, pour ces deux types d'attention, une série d'étapes de traitement effectuée par notre cerveau. Le neurobiologiste Jean-Philippe Lachaux parle de « filtre pré-attentif » : lorsqu'on entend un bruit soudain ou que quelque

chose bouge dans notre champs visuel, le cerveau opère un pré-calcul très rapide qui, avant même que l'on en prenne conscience, décide si nous allons ou non orienter la tête pour voir ce qui se passe.

C'est en cela que certains designs altèrent notre prise de décision ?

Lorsque nous utilisons un réseau social, nous basculons rapidement dans un automatisme qui nous maintient connecté beaucoup plus longtemps que prévu... Chaque nouveau stimulus ou contenu happe notre attention et nous donne envie de continuer. Et quand on ne comprend pas les mécanismes de l'interface, on la subit davantage. Cela nuit à notre agentivité. Elle est pourtant cruciale : l'agentivité, c'est le sentiment de contrôle de ses propres actions, ce qui fait qu'on se comprend comme un agent qui peut avoir une influence causale sur le monde qui l'entoure. Pousser un objet et le faire

1. Acronyme de « Computer As Persuasive TechnOLOGIE », soit l'étude des technologies numériques comme outil d'influence et de persuasion des individus.

tomber fait partie de l'apprentissage sensorimoteur dès le plus jeune âge, il nous permet de savoir comment nous produisons des effets escomptés.

Si l'attention est une ressource limitée, comment peut-on la préserver et, le cas échéant, la restaurer ?

Solliciter l'attention endogène demande un effort cognitif. On pense d'ailleurs que cela vient d'un processus évolutif : car si nous étions complètement focalisés, sans pouvoir être interrompus, nous serions incapables de réagir à un danger qui se présente. Des études ont montré que faire une pause en regardant quelques vidéos ne restaure pas suffisamment l'attention. C'est particulièrement le cas lors d'exposition à des contenus violents. Dans notre livre, j'explique que tout type de divertissement ne nous aide pas à restaurer l'attention. Par exemple, les contenus violents : ils sont à la fois particulièrement attirants pour nous et, en même temps, provoquent des réflexes naturels qui nous poussent à nous en éloigner. Pour restaurer l'attention, il y a bien sûr d'abord le sommeil. Dans leur théorie de l'attention, les professeurs en psychologie Rachel et Stephen Kaplan ont montré que l'exposition à des paysages naturels, ou une représentation de ces paysages, était bien plus efficace que toute autre approche.

Les origines de la captologie sont-elles concomitantes à l'avancée des neurosciences – notamment grâce à l'essor de l'imagerie cérébrale à partir des années 1990 ?

Disons qu'à chaque fois, elles y contribuent. Les Gafam n'ont pas attendu les avancées de l'imagerie cérébrale pour collecter des données et vendre de l'espace publicitaire. Cela fait des années que les connaissances en psychologie (sur le conditionnement, les profils psychologiques, l'attention...) sont utilisées dans le domaine marketing, et publicitaire en particulier. J'ai découvert le

terme de « captologie »¹ grâce au travail du journaliste Hubert Guillaud et via le travail de la Fondation internet nouvelle génération (FING). Il a été forgé par Brian Jeffrey Fogg, ancien directeur du Laboratoire des technologies persuasives à l'université de Stanford, qu'il a créé à la fin des années 1990.

Pourquoi le marketing numérique est-il encore plus insidieux ?

Dans le monde numérique, il est plus facile et rapide de capter de nombreuses données sur les utilisateurs et de les profiler grâce aux nombreuses « traces » qu'ils laissent sur Internet. Cela permet de les exposer à une publicité encore plus ciblée que dans les médias traditionnels, et donc de les influencer davantage. Les algorithmes d'IA sont une couche supplémentaire pour ce profilage. On peut leur donner des capacités d'apprentissage pour détecter et produire des classifications auxquelles le concepteur de l'algorithme n'avait lui-même pas forcément pensé. Les algorithmes sont devenus de véritables boîtes noires ! Si l'apprentissage profond, les réseaux de neurones à multicouche et le *deep learning* existaient déjà à la fin des années 1980, les ordinateurs n'avaient pas la même puissance de calcul et surtout, pas assez de données.

Vous écrivez que « tout l'enjeu est donc de retrouver un sentiment d'agentivité dans nos interactions avec les interfaces numériques ». Qu'avons-nous à gagner à prendre soin collectivement de notre attention ?

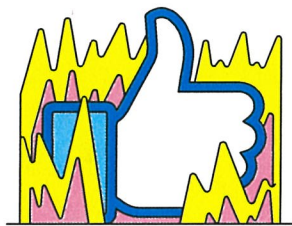
Ma co-autrice Stefana Broadbent, anthropologue et spécialiste de la collaboration grâce aux outils numériques, a souligné que la dimension collective et sociale de l'attention ne devait pas être négligée : l'« attention conjointe », qui se traduit par le fait de prêter attention, ensemble, à un même objet, nous permet de collaborer, c'est-à-dire coopérer vers un but commun. Les interfaces numériques ont le potentiel de favoriser ce type d'attention. Mais en l'état, c'est plutôt l'inverse : nous sommes plus incités à réagir à des contenus de manière isolée qu'à échanger et collaborer. Pour augmenter cette agentivité, il faudrait donc sortir le plus possible des automatismes non choisis et mieux comprendre l'interface afin d'être davantage acteur et non plus simplement passif. ☹

Nous sommes plus incités à réagir à des contenus de manière isolée qu'à échanger et collaborer.

Algocratie

Notre planète brûle et nous likons

Ingénieur de formation, Arthur Grimonpont a rejoint Reporters sans frontières en 2023, après avoir participé à la création de la Charte de Paris sur l'IA et le journalisme, initiée par l'association. Dans son essai, *Algocratie* (Actes Sud, 2022), il montre comment les algorithmes de recommandation sapent l'espace du débat démocratique.



texte
Arthur Grimonpont

illustration
Théophile Sutter

En 1990, Tim Berners-Lee, chercheur au CERN, remet à son patron une note intitulée « Gestion de l'information: une proposition ». Le texte dresse une esquisse de ce qui deviendra le World Wide Web. Son supérieur qualifie le document de « *vague mais prometteur* », appréciation marquant le coup d'envoi de la construction du premier site Internet. Trente ans plus tard, cinq milliards d'humains passent en moyenne sept heures par jour sur Internet. Ils y travaillent, y socialisent, y étudient, y font leurs courses et s'y divertissent. La virtualité de nos vies dépasse ce qu'avaient pu anticiper les scénarios de science-fiction les plus extravagants du XX^e siècle. Mais les services que nous rend Internet ne suffisent pas à expliquer le temps démesuré que nous y passons.

La conquête du Web ressemble à celle du Far West. S'y lancent d'abord quelques idéalistes, bandits et gagne-misère. Suivent sans tarder des prospecteurs avisés en quête de terres et de ressources inexploitées. S'installent alors des compagnies à capitaux privés s'appropriant tout ce qu'elles peuvent et remodelant le paysage selon leurs intérêts. Mais à l'horizon, pas un filon de houille, pas une goutte de pétrole: rien que des octets à perte de vue. Les géants Google et Facebook, fondés au tournant du millénaire, peinent plusieurs années avant de trouver un modèle profitable. Leur richesse était pourtant sous leurs pieds.

Comme le prophétisait le politologue Herbert Simon en 1971, « *l'abondance d'information implique [...] une pénurie de ce que l'information consomme, et*

ce que l'information consomme est évident : il s'agit de l'attention de ses destinataires. Par conséquent, une abondance d'information crée une rareté d'attention. » L'extractivisme – le fait d'accaparer une ressource inexploitée pour la transformer en marchandise – se déploie dans le virtuel avec la même avidité que dans le réel. Notre attention est une ressource finie, matière première sur laquelle se sont bâtis les empires publicitaires des entreprises les plus puissantes de la planète : Alphabet (90 % de revenus d'origine publicitaire), compagnie mère de Google et YouTube, et Meta (98 % de revenus d'origine publicitaire), compagnie mère de Facebook et Instagram. Les autres réseaux sociaux ont, eux aussi, des revenus presque exclusivement publicitaires. Tous se livrent une guerre féroce pour capter notre temps de cerveau disponible. C'est ce qu'on appelle l'économie de l'attention.

L'économie de l'attention précède les réseaux sociaux : c'est le modèle économique de nombreux journaux, radios et télévisions privées. Mais les réseaux sociaux ont une capacité hors du commun à connaître, cibler et influencer

Les dirigeants présentent leurs plateformes comme des « places de village planétaires ». En réalité elles fonctionnent comme des régimes autoritaires.

nos comportements pour capter notre attention. Leur principal atout réside dans leurs algorithmes de recommandation. Il s'agit de systèmes d'intelligence artificielle rudimentaires qui utilisent nos traces numériques pour prédire, dans l'océan de contenus disponibles, ceux ayant les meilleures chances de retenir notre attention à un instant donné. C'est grâce à ces algorithmes que les réseaux sociaux se sont hissés, en seulement dix ans, au rang de premier usage du Web, en temps passé comme en nombre d'utilisateurs. Nous consacrons en moyenne deux heures et demie par jour à scroller sur X et Facebook ou à enchaîner des vidéos sur YouTube, TikTok, Instagram et Snapchat. Rien que sur YouTube, plus d'un milliard d'heures de vidéos sont visionnées quotidiennement, soit en cumulé 120 000 ans par jour. Les trois quarts d'entre elles nous sont recommandées par un algorithme.

Concrètement, cela signifie qu'une poignée d'algorithmes mus par des intérêts privés structurent l'accès à l'information de la moitié de l'humanité. Les dirigeants de ces entreprises présentent volontiers leurs plateformes comme les « places de village planétaires ». Mais la réalité est plus prosaïque : elles fonctionnent comme des régimes autoritaires dirigés par des autocrates. Pour étendre leurs empires, ces derniers organisent la marchandisation de notre vie sociale, politique et culturelle, sans considération pour notre santé mentale, le droit à l'information fiable et la démocratie.

Les conséquences psychologiques de l'économie de l'attention sont désastreuses. D'abord, à l'échelle individuelle. Les élèves des pays de l'OCDE passent trois fois plus de temps sur les écrans qu'à l'école. Les jeunes enfants développent des troubles de l'attention et des retards de développement du langage. Les adolescents sont victimes d'une augmentation historique de problèmes psychiatriques : isolement, dépression, voire comportements suicidaires. L'addiction ne doit pas être vue comme une conséquence indésirable des plateformes sociales : c'est le premier objectif qu'elles visent.

Pourtant, les conséquences les plus graves de l'économie de l'attention ne se situent pas à l'échelle individuelle, mais collective. Le philosophe Michel Serres disait : *« Chaque fois qu'une révolution de l'information intervient, les civilisations basculent et se mettent en place de manière nouvelle. »* La révolution de l'information que nous traversons est d'une ampleur comparable, et peut être supérieure, à celles qui l'ont précédée : Internet, l'imprimerie, et peut-être même l'écriture. Les algorithmes structurent désormais la diffusion mondiale de l'information, y compris celle des médias traditionnels. En Occident, les moteurs de recherche (très principalement Google) et les réseaux sociaux (très principalement Facebook) fournissent environ deux tiers de leur audience aux sites d'information en ligne.

Sur X, le faux se propage six fois plus vite que le vrai. À chaque terme insultant ajouté à un tweet, celui-ci a 20% de chances supplémentaires d'être retweeté.

Penser user de sa liberté d'opinion sur un réseau social, c'est comme accepter de limiter sa liberté d'aller et venir à un centre commercial géant. Tout est fait pour retenir notre attention, sans égard pour nos intentions. Or, ce qui capte notre attention instantanée n'a rien à voir avec notre intention profonde. Maria Ressa, journaliste philippine et lauréate du prix Nobel de la paix en 2021, a déclaré lors de son discours de remise du prix : *« Nos vies sont aspirées dans une base de données, organisées par intelligence artificielle puis vendues au plus offrant. Ce micro-ciblage ultra rentable est conçu pour saper la volonté humaine. »*

L'économie de l'attention accorde un avantage systématique au mensonge, au sensationnalisme et à la haine. Pas parce que des ingénieurs malveillants en ont décidé ainsi, mais simplement parce que ce type de contenu retient davantage l'attention. Sur X, le faux se propage six fois plus vite que le vrai. À chaque terme insultant ajouté à un tweet, celui-ci a 20 % de chances supplémentaires d'être retweeté. Les algorithmes nous divisent et nous radicalisent. Ils nous enferment dans des chambres d'écho, microcosmes numériques parallèles où nous n'accédons qu'à un angle de vue restreint sur une sélection biaisée

d'informations confirmant nos a priori. Notre socle de connaissances et de croyances communes s'érode, et le contrat social avec lui.

En 2016, YouTube a directement contribué à faire élire Donald Trump en lui octroyant une visibilité disproportionnée : sur cette plateforme comptant 150 millions d'utilisateurs américains réguliers (l'élection ne s'était jouée qu'à 80 000 voix), 80 % de contenus lui étaient favorables. En 2020, les habitants de la première puissance économique mondiale n'étaient même plus capables de se mettre d'accord sur l'issue des élections et des partisans d'une théorie complotiste invraisemblable (QAnon) prenaient d'assaut le capitole. Hannah Arendt a dit : « *Quand tout le monde vous ment en permanence, le résultat n'est pas que vous croyez ces mensonges mais que plus personne ne croit plus rien. [...] Et avec un tel peuple, vous pouvez faire ce que vous voulez.* »

Mais un problème possiblement encore plus grave que la désinformation réside dans le détournement systématique de notre attention. Nous nous laissons emporter dans un fleuve de distractions futiles au lieu de nous concentrer sur ce qui compte. L'asservissement de l'information à des intérêts privés nous empêche de poursuivre notre intérêt collectif de long terme.

En 1945, peu après les bombardements d'Hiroshima et Nagasaki, un groupe d'éminents scientifiques s'est réuni pour alerter l'opinion sur les implications existentielles de l'arme atomique pour notre espèce. L'organisation ainsi créée, le Bulletin of the atomic scientists, a été soutenue par plus de quarante lauréats du prix Nobel, dont Albert Einstein et Richard Oppenheimer. L'objectif du Bulletin était (et reste) d'alerter sur les menaces existentielles d'origine humaine. Après s'être intéressé à l'arme nucléaire et au changement climatique, le Bulletin a ajouté en 2022 une nouvelle menace globale : « *un paysage de l'information corrompu empêchant toute prise de décision rationnelle* ».

Dans le paysage de l'information actuel, nous n'avons aucune chance d'apporter une réponse collective intelligente aux grands défis de notre époque. Une analyse conduite en 2019 sur les 200 vidéos de YouTube les plus visionnées au sujet du changement climatique a montré que plus de la moitié des vues étaient associées à des vidéos propageant des thèses climatosceptiques ou complotistes.

Alors que faire ? Face au chaos informationnel, une recommandation est devenue consensuelle : l'éducation aux médias et à l'information. Au point d'être inscrite au programme scolaire dans plusieurs pays européens dont la France. Une aubaine pour les plateformes, puisqu'il s'agit de déplacer la responsabilité des multinationales qui structurent le marché de l'information aux individus qui la consomment. C'est l'équivalent des écogestes face au changement climatique : faites du vélo mais ne taxez pas le kérosène.

On ne résout pas un problème de société par la vertu individuelle. Les prises de conscience ne sont utiles que si elles débouchent sur un changement structurel. C'est ce à quoi l'Europe commence à s'atteler à travers l'adoption récente de lois contraignantes : le règlement sur les services numériques (Digital Services Act) et la législation sur l'IA (AI Act). Bien sûr, les Gafam exercent à Bruxelles un lobbying à la hauteur de leurs moyens. Les sommes que ces entreprises dépensent en influence dépassent désormais celles des industries pétrogazière et pharmaceutique. Conséquence : ces lois visent juste mais ne frappent pas assez fort. Quoiqu'il en soit, les fondements d'une régulation démocratique des plateformes sont en place. Il était temps : après avoir transformé la diffusion de l'information, l'IA générative s'apprête à bouleverser sa production. 

David Abram

« Il y a une hygiène évidente à éteindre ses écrans pour aller s'enfoncer dans l'épaisseur du monde sensuel »

propos recueillis par
Tao Favre

illustrations
Théophile Sutter





Nous n'entendons plus le monde parler. Plantes, animaux, montagnes, semblent silencieux, et l'emprise qu'exercent sur nous les technologies accélère la dévastation de la terre animée. Écologiste et philosophe américain, David Abram est l'auteur de deux livres : *Devenir animal, une cosmologie terrestre* et *Comment la terre s'est tue*. Dès les années 1970, il s'intéresse à la perception sous l'angle de la prestidigitation qu'il pratique pour gagner sa vie. Influencée par la phénoménologie du philosophe français Merleau-Ponty et par l'animisme des peuples autochtones, son œuvre laisse une grande place au récit de sa propre expérience envisagée à partir du corps.

Si une image pouvait représenter le parfait opposé de votre philosophie, ça pourrait être celle de l'homme voûté sur son portable, rendu captif par lui ?

Le fait d'avoir laissé ces engins numériques capter notre attention a agrandi la coupure entre notre corps, nos sens animaux, et le monde sensuel tout autour de nous. Pourtant nos yeux, nos oreilles, notre peau sont faits pour la relation. Ils ont coévolué avec le hurlement des loups et le cacardement des oies. Il y a une réciprocité profonde et ancestrale entre nos sens et la terre animée. L'attention est d'abord et avant tout sensorielle. Elle consiste à renifler et à attraper les parfums subtils qui passent dans la brise. Couvé par les technologies, notre système nerveux est assoiffé de cet échange direct avec la réalité dans toute sa multiplicité et étrangeté plus

qu'humaine. Il y a une hygiène évidente à éteindre ses écrans pour aller s'enfoncer dans l'épaisseur du monde sensuel. Et cela commence avec les choses autour de nous, leurs textures, leur matière qui, comme celle de notre corps, viennent des profondeurs de la terre. Est-ce qu'on devrait pour autant renoncer à la technologie ? Non. Mais nous devons rétablir des relations avec le monde sensuel où s'enracinent nos techniques et technologies.

À la vingtaine, vous voyagez en Asie du Sud-Est, en gagnant un peu d'argent grâce à des tours de magie. Cette expérience va être fondatrice ?

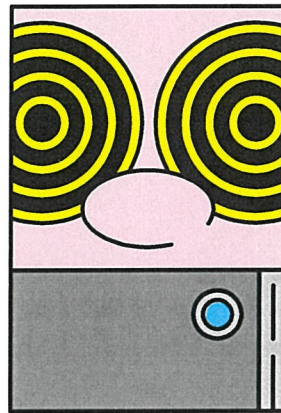
Je voulais étudier la relation entre magie et médecine. J'ai cherché à rencontrer des sorciers et des chamans dans des villages reculés, pas en tant qu'anthropologue, mais en tant que magicien à part entière. Par ce biais, j'ai pu être invité à de nombreuses cérémonies de guérison. Leurs pratiques de médiation entre humains et monde plus qu'humain ont changé mon regard sur le monde. Quand je parle de monde plus qu'humain, rien de surnaturel là-dedans, je fais référence aux créatures qui marchent et rampent, celles à écailles, ou celles enracinées... J'ai été initié à l'observation animale et j'ai passé des semaines à entrer en relation avec des corbeaux. Progressivement, c'était comme si mon corps n'était plus à proprement parler le mien mais plutôt un morceau du monde sensible et que voir était un échange constant de moi-même ici avec les choses vues là-bas. J'ai ainsi pu comprendre que tout est présence vivante et sensible. Pas seulement les animaux et les plantes, mais aussi les montagnes, les lits de rivière asséchés, les grottes et les vents. Chaque être a son propre style et rythme, sa propre façon d'affecter les autres êtres qui l'entourent, de nous affecter et de nous répondre. Cette sensibilité animiste est le sens de la magie. En rentrant, j'ai commencé à me demander pourquoi nous n'arrivons pas à reconnaître cette capacité de sentir et d'être sentant des animaux et de la terre elle-même. Pourquoi n'entendons-nous pas les significations portées par les voix non-humaines ?

La puissance de captation des nouvelles technologies ne vient-elle pas de leur capacité à occuper cette relation magique au monde que vous évoquez ?

Il est probable que nos écrans tactiles fassent écho à cette vieille expérience ancestrale d'un monde où les choses sont animées et nous parlent. Ces objets techniques nous engagent dans une relation de ce type, dynamique et agentive. Le problème est que leur voix est exclusivement humaine. Ils n'ont pas l'altérité, le caractère énigmatique d'une fourmilière ou du coyote qui en ce moment me réveille au milieu de chaque nuit. Les objets technologiques sont des produits de l'esprit humain. Quand j'utilise un téléphone ou un ordinateur, je m'engage à l'intérieur d'un système nerveux humain étendu, et je suis pris dans une sorte d'étrange relation incestuelle inter-espèces, une galerie des glaces qui ne fait que me renvoyer mon propre reflet. L'attention que je porte à la fourmilière et au coyote me plonge dans le mystère de la profonde différence entre moi et eux, eux qui sont en même temps des variations de ma propre incarnation. C'est dans ce contact et cette convivialité avec ce qui n'est pas humain que peut s'exprimer notre humanité.

Bien avant nos téléphones, une technologie incroyablement puissante est apparue : l'écriture. Comment a-t-elle transformé notre relation au monde ?

Notre système d'écriture est celui d'un alphabet phonétique. C'est aux scribes sémites aux environs de 1500 avant notre ère qu'on doit cette innovation. La particularité d'un tel système est que les caractères qui le composent ne font plus écho au monde sensuel environnant. Par exemple, je vois un B et cela me renvoie à ma propre bouche quand je prononce cette lettre. Les caractères écrits me renvoient à mon propre visage. Ainsi conçus, les mots se mettent à agir comme des miroirs, reflétant la forme humaine sur elle-même. Il existe de nombreux autres systèmes d'écriture et chacun fait appel à nos sens de différentes manières. Mais qu'il s'agisse des pétroglyphes d'Amérique du Nord, des hiéroglyphes égyptiens, des glyphes mayas, ou des idéogrammes chinois, tous ces systèmes sont dérivés d'images styli-



sées d'êtres humains ou d'outils humains entrecoupées d'images de grenouilles, de pluie, de tempête ou de soleil, de la lune montante ou d'arbres. Face à de tels textes, le lecteur se voit continuellement rappeler que sa langue est liée au milieu plus qu'humain. C'est comme si dans ces cultures l'écriture commençait à enfermer les humains dans la maison de leur propre langage, mais tout en conservant des fenêtres sur un paysage plus vaste tissé de différentes significations. Dans notre système phonétique, au contraire, le langage semble se retourner sur lui-même et commence à être vécu comme le territoire exclusif de la conscience tandis que le paysage tout autour devient une toile de fond muette où les événements humains se déploient. C'est un changement gigantesque.

Quelle différence y a-t-il entre la parole issue d'une culture orale et celle qui procède d'une culture écrite ?

Lorsqu'on se concentre sur les lettres obstinément inanimées d'un journal, on se met à entendre des voix. On a des visions d'événements se passant dans d'autres endroits du monde. Ces lettres nous parlent puissamment, et d'une manière qui n'est pas si lointaine d'un rapport animiste au monde qui, par chez moi, existe encore chez les Pueblos. Imaginons une femme marchant dans la forêt et accrochant son visage dans une toile d'araignée. Elle se recule, voit l'animal déjà en train de réparer les cassures de la toile, concentre son regard sur ce tout petit être et, brusquement, voilà que l'araignée s'adresse à elle. Eh bien, nous faisons la

«Nous sommes fascinés et hypnotisés par nos propres symboles capables de nous parler dans l'oubli du monde sensible.»



Comment la terre s'est tue

La Découverte, 2013
250 pages, 24,50€



Devenir animal, une cosmologie terrestre
éditions Dehors, 2024
326 pages, 25 €

même chose. L'utilisation de l'alphabet est une magie, mais une magie qui a occulté les autres modes de participation dans lesquels on était engagés. L'alphabet phonétique nous a jeté un sort (*spell* en anglais, veut aussi dire aussi «épeler», ndlr). Nous sommes fascinés et hypnotisés par nos propres symboles capables de nous parler dans l'oubli du monde sensible. Ce n'est qu'en rapport avec cette magie qu'il devient possible de concevoir un dieu semblable aux hommes, totalement extérieur au monde changeant. Nos ancêtres de culture orale vivaient dans un monde où l'on parlait dix mille langues. Le chant des oiseaux était l'une de ces voix – ou, plus probablement, constituait une multiplicité de voix. Mais aussi le stridulement des grillons, le vent dans les saules, le clapotis des vagues et le tonnerre. Si je suppose que tout parle, il en découle que tous les autres êtres écoutent. Il s'agit alors de faire très attention à la manière dont je m'exprime parce que je ne veux offenser personne. J'utilise les mots d'une manière bien plus participative et je passe beaucoup de temps à écouter les réponses reçues. Le langage ainsi conçu ne sert pas à représenter le monde autour de nous. Il nous appelle à la présence vitale de ce monde – une présence attentive les uns avec les autres.

On devine l'urgence à faire revivre une culture orale, mais comment s'y prendre dans un monde emporté par les technologies numériques ?

On entend souvent dire que la technologie, la culture globale d'Internet, a rendu le monde petit. Et, de fait, on a le sentiment qu'il s'est incroyablement réduit ! Il

est temps de l'élargir, de le laisser devenir de plus en plus grand par une attention accrue aux lieux qu'on habite. Un renouveau de la culture orale passe donc par un renouveau de la culture locale. Il s'agit de ce qui se passe ici, dans cette écologie singulière, dans cette bio-région. Il s'agit ensuite de faire circuler des histoires, de corps à corps, qui fassent écho au style des lieux. Que l'on parle d'une grande chaîne de montagnes ou d'une petite vallée dans cette chaîne, à chaque échelle, les lieux manifestent une intelligence qui apparaît dans la manière dont les événements s'y déploient. Comment la lente progression de l'ombre d'une montagne altère les essaims au-dessus d'un cours d'eau fraîche ? Comment une pente boisée se régénère après un incendie ? Notre attention doit aussi porter sur la résonance de la parole, le rythme des mots, la mélodie des expressions. Une telle harmonisation avec la musique de la langue amène nos interlocuteurs à s'aligner avec leurs propres sens et cela ouvre nos oreilles à l'intelligence expressive d'autres créatures. C'est de poésie qu'il s'agit, et la poétique en ce sens devient la pratique de l'attention animale à la conversation plus large qui nous entoure, portée par un lieu qui manifeste un certain état d'esprit. Le bon usage des nouvelles technologies dépendra d'une telle habileté. Laissons donc les histoires vivre, non pas sur un écran ou une page imprimée, mais dans l'épaisseur sensible du monde. Voyez-vous ce coude de la rivière ? Que s'y est-il passé ? On commence alors à entendre la terre raconter ses histoires à travers nous tandis que nous nous promenons à l'intérieur d'elle. ☺

entretien fleuve

Alain Damasio

« Il faut battre le techno-capitalisme sur le terrain du désir »

propos recueillis par
Fabien Benoit

photos
Mary Gaudin

Rejoindre la « zone d'expérimentation sociale, terrestre et enchantée » d'Alain Damasio se mérite. À une demi-heure de Sisteron, dans les Alpes-de-Haute-Provence, il faut sortir des sentiers battus et emprunter un étroit chemin de pierre, lézardant à flanc de colline, pour atteindre l'ancienne bergerie, à 1300 mètres d'altitude, dans laquelle le romancier, sa famille et quelques camarades se sont établis et ont fondé L'École des vivants, lieu de brassage et de rencontres, d'expérimentations artistiques et politiques. En cette automnale matinée de mai, un épais brouillard masque le panorama qu'on devine enchanteur. Une serre est en construction en contrebas. Plus haut, un vaste chapiteau pointe à travers la brume. Une vingtaine de jeunes gens, en séminaire, travaillent dans la salle à manger. « Là, nous sommes plein, il y a cinquante personnes cette semaine », précise Alain Damasio en nous accueillant dans ses quartiers, à l'autre extrémité de la bâtisse. Le feu crépite dans le poêle. Quelques exemplaires de la bande dessinée *Thorgal* sont posés sur la table basse, à côté d'un numéro de l'hebdomadaire *Le 1*, consacré à l'intelligence artificielle. Un aperçu, en quelque sorte, de l'univers du romancier. Exceptionnellement, Alain Damasio a délaissé les territoires de la science-fiction et vient de publier un essai, intitulé *Vallée du silicium* (Seuil), fruit d'un séjour en Californie, au cœur de la Silicon Valley. Un livre qui étrille le techno-capitalisme mais dessine aussi des pistes pour sortir du « techno-cocon », cette bulle numérique qui nous enferme, détruit les liens et fabrique « du même », rejetant ainsi toute altérité. Un programme qui se déploie précisément autour de l'idée de retisser des liens, humains et inter-espèces, sans oublier de verser dans l'action directe.

Vous avez passé plusieurs mois dans la Silicon Valley, quelles ont été vos premières impressions en arrivant là-bas ?

À vrai dire, j'ai surtout été saisi par son côté extraordinairement banal et sa froideur. Cela m'a fait penser aux films de David Lynch, ces banlieues pavillonnaires, ce côté extrêmement quadrillé, dépourvu de centre. Tout est *fake*, tout est récent. C'est de l'industrie, ce sont des bureaux. Il y a bien les sièges des entreprises mais tu ne peux pas y entrer. Le *Ring* d'Apple c'est fascinant, on se rend compte que c'est totalement fictionné, pensé pour être vu du ciel, une vue de Dieu. Quand tu es dans le réel du *Ring*, c'est tellement vaste, tellement grand, que tu ne vois que des petits bouts de l'arc et c'est tout. C'est de l'architecture pour faire image. Ça ne veut rien dire, ce n'est pas à taille humaine. Métaphoriquement, dans la Silicon Valley, tu as l'impression de circuler sur un circuit imprimé, sur une carte mère. Tu es une forme d'électricité lente sur cette carte mère, un électron sur la *Highway 101*. Là-bas, j'ai aussi ressenti une forme d'individualisme bien plus déployée que chez nous. Ici, on se plaint de la perte des liens mais les liens sont encore là, il y a une convivialité, il y a un jeu social, comme l'écrivait Jean Baudrillard. Là-bas, on sent des monades qui circulent dans l'espace, on sent que le lien n'est pas naturel. Tu as l'impression que tout est une affaire de « *dates* », de rendez-vous, que tout est professionnalisé, inclus dans des sphères d'intérêt réciproques. Une société moléculaire où rien n'est soudé, rien n'est lié. Pour moi, il y a là une analogie évidente avec le modèle promu par la Silicon Valley. Je suis convaincu que le biotope dans lequel tu vis au quotidien influence ta vision de l'avenir, ta vision anthropologique. Les entrepreneurs de la Silicon Valley pensent une technologie pour leur monde : être des monades professionnalisées, des travailleurs indépendants de niveau supérieur. Ils universalisent une expérience qui est très anglo-saxonne, très WASP¹. Et nous, nous vivons à travers ce monde-là. Leur froideur, ils nous l'envoient. Je suis fasciné par cette idée que la technologie, telle qu'ils la pensent, est toujours là pour faire le travail de lien que la société, les gens, ne font plus entre eux.



Votre ouvrage a une forte dimension anthropologique, pourquoi ce choix ?

C'est peut-être un peu prétentieux mais j'ai cette approche nietzschéenne qui consiste à penser le monde sans passer par aucun filtre, aucune aide et en faisant confiance à sa vision directe. J'avais toutefois avec moi le livre *Amérique* de Jean Baudrillard, publié en 1986. *Amérique* c'est 120 pages, mais c'est un nombre incroyable d'intuitions totalement prophétiques. Quand Baudrillard parle des joggers par exemple, ces gens qui font des allers-retours sur la plage jusqu'à l'exhaustion de leur corps avec leur casque sur la tête, il sent déjà que le corps est désincarné, qu'il n'est plus habité, qu'il n'est plus ressenti et que la compensation à ça c'est le fitness, c'est de soulever de la fonte, c'est de courir sur des tapis roulants... Aujourd'hui, avec la tech, nous en sommes bien là. *Body is meat*. Pour les entrepreneurs de la tech, le

¹. WASP est l'acronyme de « White Anglo-Saxon Protestant » et désigne les protestants blancs d'origine anglo-saxonne.

corps n'est que de la viande, de la chair, ce n'est pas de l'information. Leur fascination ontologique c'est l'information, le système nerveux central, comme dans *Ghost in the shell*, tout le reste est balayé. Le corps, quand il reste, est un corps-machine où les données de monitoring sont là pour certifier qu'il existe encore. Quand tu en es à compter tes pas et tes kilomètres, c'est que tu ne comprends plus rien au corps, que tu es sorti du corps. Ce n'est plus le corps sensuel, sensitif, ce que j'appelle le « quatrième corps », celui des actes manqués, qui te rend amoureux, qui te rend fou.

Jean Baudrillard, dans *Amérique*, évoque aussi déjà notre rapport aux machines...

Il parle des gens qui se branchent sur la machine et créent une boucle entre la machine et eux-mêmes. Au lieu de vivre les expériences directement, il faut les filmer et les regarder pour qu'elles aient une existence. Il appelle ça le « stade vidéo ». Jean Baudrillard explique que ce n'est pas une affaire de narcissisme, c'est un problème de branchement à soi-même. En lisant ça, j'ai compris quelque chose. Tous ces gens qui prennent des selfies, qui se filment en soirée, qui partent en voyage et postent sur Instagram... En fait, il y a une telle désincarnation des corps, un tel sentiment de flottement dans nos existences, dans cette société liquide où nous circulons dans l'immatériel, dans les réseaux, que les liens ne sont pas vraiment ancrés, et la boucle vidéo, la boucle photo, le fait de passer par la machine, est une façon de re-territorialiser son identité, de ré-ancrer son identité, de tenter de se faire exister à travers la machine, la photo, le post qu'on envoie à l'autre. Comme si en faisant cela, l'autre allait pouvoir certifier qu'on existait bien, que le voyage était vraiment désirable. C'est comme si nous vivions dans une moindre existence et c'est l'aboutis-

sement d'une société atomisée. Quand tu vis dans des communautés où tu as une place définie, dans un village, quand tu travailles dans une boîte, tu es inscrit dans une trame très resserrée et tu n'as pas de problème pour savoir qui tu es. Et même si ça peut parfois être douloureux, tu as une existence.

À San Francisco, vous croisez des voitures autonomes, sans chauffeur, partout dans les rues. Vous écrivez qu'elles sont l'illustration parfaite du modèle techno-capitaliste, cette « poussée anthropologique » qui remplace la puissance par le pouvoir...

Avec la voiture autonome, nous n'aurons plus à conduire, nous pourrions déléguer ça à la machine. Avec le numérique, on te vend ça en permanence, on te vend du pouvoir, ce pouvoir de faire faire à la machine ce que tu pourrais faire directement, que tu faisais directement, et ce pouvoir doit être un soulagement. Pour moi, c'est un outillage de la paresse. On ne se pose pas assez la question de ce que cela nous fait en termes de puissance, de ce qu'on anesthésie. Il suffit de regarder le GPS, c'est une catastrophe cognitive. Tu vois tous ces gens qui ne sont plus capables de regarder une carte, de se dire « je tourne à droite puis à gauche »... Le dégât mental, cognitif, est bien plus grand que l'on ne le pense. Ce sont des problèmes de spatialisation, des problèmes d'orientation, une capacité à comprendre le monde que tu n'as plus... En perdant tout ça, on perd beaucoup de capacités à penser. On nous vend aussi la voiture autonome en nous disant que cela libérera du temps mais on a passé un siècle à libérer du temps et personne n'a plus le temps pour rien. Tout ce temps libéré a été ultra saturé par le numérique. Le numérique est une machine à accaparer le temps. Le néo-

L'École des vivants

Le lieu, fondé en 2021 par un collectif réuni autour d'Alain Damasio, se veut une zone d'expérimentations. Élevage, maraîchage, stages de théâtre, de clown, d'écriture ou de « polytique », résidence d'artistes et d'écrivains, cette école buissonnière entend retisser des liens intenses, entre humains et avec le vivant. Un lieu pour se transformer, individuellement et collectivement, et sortir du « techno-cocon ».

« Avec le numérique, on te vend du pouvoir, ce pouvoir de faire faire à la machine ce que tu pourrais faire directement. Pour moi, c'est un outillage de la paresse. »

« On a passé un siècle à libérer du temps et personne n'a plus le temps pour rien. »

libéralisme numérique promettait de nous débarrasser de la bureaucratie mais c'est l'arnaque du siècle. C'est le contraire qui s'est produit. Répondre à des mails, remplir des formulaires, poster sur les réseaux... on passe son temps à travailler pour la machine. Je pense aussi que nous sommes une espèce vraiment auto-aliénante et auto-addictive. Parmi les épiphanies que j'ai eues récemment, il y a la *néoténie*, cette idée, en biologie, que tu conserves à l'âge adulte des dispositions d'enfance. Dans les phases les plus structurantes de ta vie, dans ta jeunesse, tu te construis sur la dépendance à tes parents, à une communauté, tu n'es absolument pas autonome. Je n'avais jamais pensé de cette manière-là et cela peut expliquer beaucoup de choses politiquement. On prône l'émancipation, la liberté, mais on est ontologiquement construit autour de la dépendance. Donc le boulot à faire pour y parvenir est colossal.

C'est une façon d'expliquer pourquoi le techno-capitalisme parvient si bien à exercer son emprise...

La grande force du techno-capitalisme c'est d'avoir renoncé au régime disciplinaire et à la contrainte pour tout fonder sur le *nudge*, le coup de pouce, l'accompagnement des paresse et de la dépendance. Les entreprises technologiques ont maximisé toutes les structures de dépendance. Elles ont mis des tonnes de psychiatres, de psychologues, de *behavioristes* et de comportementalistes pour façonner leurs modèles et c'est dix mille fois plus fort que les contraintes. Tu n'as plus besoin de personne, plus besoin de verticalité, tu peux oublier le régime féodal dont parlait Michel Foucault, le régime disciplinaire et la société contrôle. Il suffit de mettre en place des outils maximisés en termes de dépendance.

En écho à ces idées d'outillage des paresse et de dépendance, vous résumez la tech comme une « économie de désirs humaine », expliquez-nous.

Avec le techno-capitalisme, on joue sur la dépendance et les désirs. Il faut bien

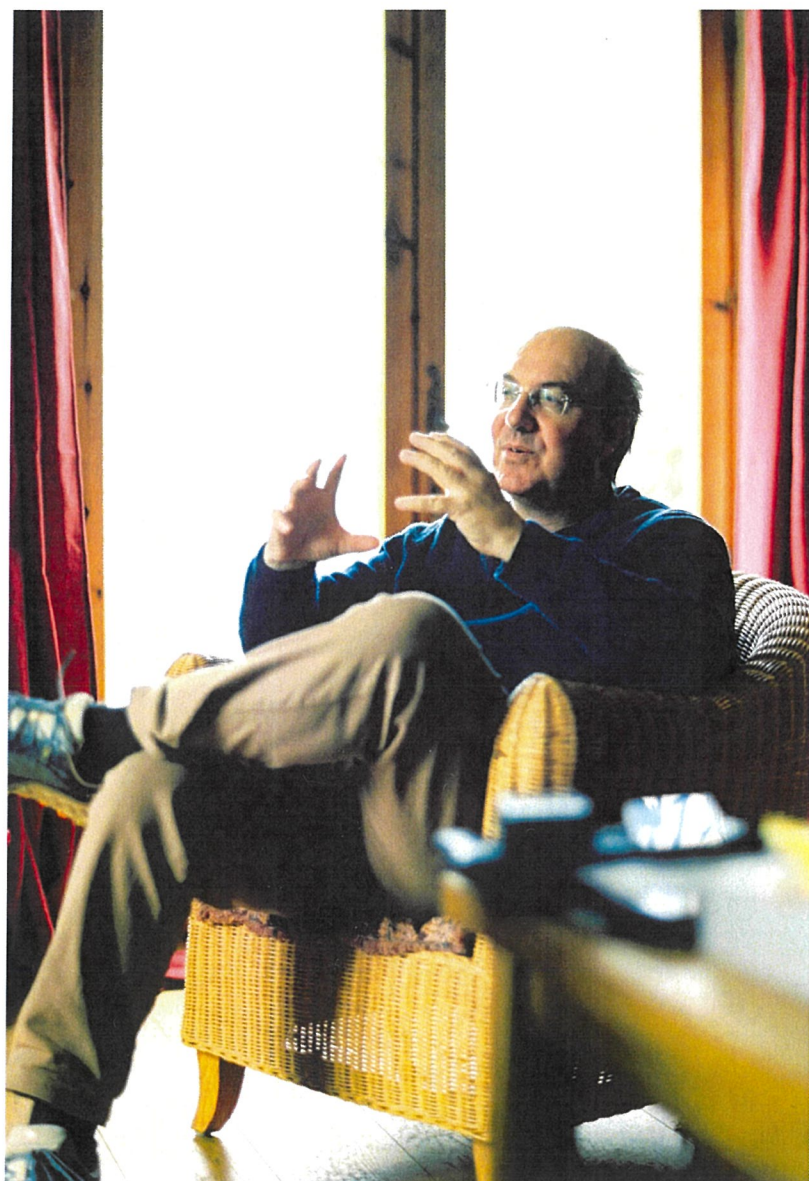
comprendre l'économie de désirs qui est derrière, chercher l'économie libidinale et saisir à quel point elle est puissante. Pour moi, il y a quatre grandes dynamiques. En premier lieu, il y a l'outillage de la paresse, la loi du moindre effort. Confort, paresse et fainéantise : 90 % des applications qu'on nous vend reposent là-dessus. Après, il y a le pouvoir, le pouvoir de faire faire à la machine. Il y a ce discours qui consiste à dire que la technologie c'est donner du pouvoir à l'espèce humaine pour agir sur le monde. Plus tu as d'applis, plus tu as de prise, et c'est un désir fantastique, d'autant plus pervers qu'on évolue dans des sociétés où on a de moins en moins de pouvoir. Le vote ne sert plus à grand-chose. Il n'y a plus d'alternance politique. Tu n'as plus la main. Ton pouvoir réel n'a jamais été aussi faible. J'ai toujours été étonné de la vitesse à laquelle les milieux populaires se sont approprié les outils numériques. Mais dans les milieux populaires, précisément, tu subis ton patron, tu subis à l'école, tu subis les contrôles au faciès, tu subis une architecture de merde, tu es en cité, tu es dans un monde où tu n'as plus la main sur rien... Le seul moment où tu as la main, c'est quand tu as ton smartphone. Ce pouvoir-là, cette régie de contrôle, de maîtrise du monde, est extraordinaire. Après, dans ce mouvement général, il y a tout ce qui est de l'ordre de la conjuration, dans l'idée de se protéger. Pensons à tous les filtres qu'on peut mobiliser pour ne pas prendre un appel, y répondre plus tard, le mail et les messages qui sont asynchrones. On réclame un technococon toujours plus fort, plus épais, plus hermétique. On conjure tout ce qui est différent, toute forme d'altérité. Enfin, il y a cet antique désir d'être Dieu, ce projet transhumaniste de dépassement de la condition humaine, cela s'exprime en particulier dans le champ de la santé. Nous sommes sans doute la seule espèce à vouloir dépasser notre condition. On touche ici à la dimension grandiloquente, mégalo, de la tech. C'est une économie de désirs, et le cœur du *storytelling* et des récits de la Silicon Valley, ce que j'appelle la *mythopoïèse*, la fabrication de mythes.

Alain Damasio

Né à Lyon en 1969, Alain Damasio est devenu l'un des écrivains français de science-fiction les plus influents. Paru en 1999, son premier roman, *La Zone du dehors* (éditions Cylibris), s'est vendu à plus de 150 000 exemplaires. En 2006, il remporte le Grand Prix de l'Imaginaire avec *La Horde du Contrevent* (La Volte, 2004), puis une nouvelle fois en 2020 avec *Les Furtifs* (La Volte, 2019). En 2021, il s'installe dans les Alpes-de-Haute-Provence et fonde l'École des vivants. Son dernier ouvrage *Vallée du silicium* (Seuil, avril 2024), est le fruit de ses réflexions lors d'un séjour dans la Silicon Valley.



Vallée du silicium
Seuil, 2024
336 pages, 20€



Comment résister à ces technologies et à ces récits qui viennent puiser si profondément dans notre nature humaine ?

C'est hyper puissant, ce qui explique pourquoi ces trente dernières années nous avons été complètement broyés alors que les gens sont pourtant conscients de l'aliénation qui en découle. Pour battre le techno-capitalisme, il faut le battre sur le terrain du désir et c'est ce que j'essaie de faire, modestement, avec L'École des vivants. Travailler sur le lien, retisser des liens humains suffisamment riches, denses, pour qu'une soirée passée ici, où tu manges super bien, tu bois des bons vins, tu parles avec des gens qui sont créatifs, intéressants, ouverts parce qu'ils ont le temps et sont disponibles, il se passe un

truc, tu reformes une étoffe où les liens qui sont créés sont des liens qui libèrent, des liens qui t'ouvrent, qui te rendent plus grand. Car le néo-libéralisme a toujours vendu le contraire : les liens sont des chaînes, ils t'aliènent, la liberté ne peut être conçue que d'une seule manière et c'est la liberté individuelle, donc on te vend des services, des produits pour que tu accomplisses cette liberté individuelle. Il faut donc du lien humain, intense, incarné, retrouvé, avec cette dimension corporelle qui aujourd'hui est complètement dématérialisée. C'est une première réponse. La deuxième, pour moi, c'est le lien au vivant. On vit toujours avec le dualisme nature-culture. Je vois des gens qui arrivent ici, ils n'ont jamais cueilli un champignon, ils ne savent pas reconnaître un chant d'oiseaux ou trois arbres... le lien a été complètement coupé. Si tous ces liens sont retissés, re-tramés, tu retrouves de la puissance et c'est plus fort que le techno-capitalisme.

Il y a ce terrain du désir, du lien, mais vous évoquez aussi d'autres pistes, plus frontales si je puis dire : le sabotage et l'action directe face à l'hydre techno-capitaliste...

Je crois en l'action directe. La non-violence ne marche pas. Elle peut marcher si tu as 90 % de la population qui est impliquée. Ça a fonctionné avec les luttes d'indépendance, et même dans ces cas-là, tu avais une frange qui versait dans l'action directe. Aujourd'hui, on a une masse non violente qui correspond à 3 ou 4 % de la population. Il suffit de regarder les manifestations. On est sur des pourcentages infinitésimaux, même sur des sujets où 80 % des gens sont censés être d'accord, comme face à la réforme des retraites. Donc ces méthodes-là, pour moi, c'est mort. La manifestation on la méprise, on roule dessus et Macron, s'il a accompli quelque chose en 10 ans, c'est bien d'avoir réduit à néant l'écoute de la manifestation comme principe d'expression populaire. Quand je parle d'action directe, on me répond que c'est radical mais ce n'est pas radical du tout. Avec les Gilets jaunes, il y a eu un peu d'action directe et les lignes ont bougé. Avec les Soulèvements de la Terre, c'est la même chose. Mais tout cela suppose d'avoir des gens hyper formés, qui ne communiquent pas numériquement, des groupes d'affinités très forts, qui se connaissent. Mais qui peut faire ça aujourd'hui ? Je crois qu'on ne sait plus faire. En tout cas, pour moi, un

des premiers objectifs serait d'empêcher le fonctionnement de tous les entrepôts Amazon. Tous ! Amazon, c'est l'empire du mal dans toute son extension. Les droits sociaux bafoués dans l'entreprise, l'exploitation des travailleurs, l'évasion fiscale. Écologiquement, c'est une horreur. Tout le modèle est à jeter, il n'y a rien à sauver. Donc pourquoi ne pas bloquer les entrepôts et faire en sorte que le cours de l'entreprise en bourse s'effondre... Si on n'en passe pas par l'action directe, on va continuer à se faire enfoncer. Le réchauffement va être catastrophique, on va mettre des murs partout, on va flinguer les migrants climatiques, et on va avoir droit à des pouvoirs d'extrême droite partout.

Vous l'évoquiez précédemment, la Silicon Valley et les entrepreneurs de la tech continuent de jouer et de déployer le récit d'une technologie libératrice. Vous faites le lien avec le cyberpunk, ce genre littéraire né dans les années 1980, qui a porté – entre autres – le mythe de la libération. Dans le champ de la littérature, de la mythopoétique, quel récit peut-on lui opposer ?

La promesse d'accomplissement et d'épanouissement grâce à la technologie, portée par le cyberpunk, a été très puissante et c'est encore ce discours que porte la Silicon Valley. L'Apple Vision Pro (le casque de réalité augmentée d'Apple, ndlr) c'est toujours cette promesse d'émancipation, d'ouverture, de facilité. Mais cette promesse est morte, le couplage de l'individu avec la technologie n'a pas donné l'émancipation promise. Elle doit venir d'ailleurs, d'où l'idée du « biopunk », l'articulation de l'homme avec les forces du vivant, avec les biotopes végétaux, animaux, avec les rivières, la forêt, le maquis, le maraîchage. En somme, la capacité à retisser ces liens perdus, en mobilisant les connaissances éthologiques, biologiques et végétales nouvelles, dont on



ne disposait pas il y a 15 ou 20 ans. On comprend seulement aujourd'hui tout ce que le végétal peut faire, comment les arbres fonctionnent. Cette conscience laisse entrevoir de nouveaux liens possibles avec les espèces, beaucoup plus intelligents, beaucoup plus fins. *Les Furtifs* est typiquement un roman biopunk. Baptiste Morizot, pour son prochain livre, travaille sur l'alliance avec les peuples castors et reprend cette idée géniale que les castors sont l'espèce ingénieuse la plus apte à retenir et ralentir l'eau, à la faire circuler dans les nappes d'accompagnement, à éviter les inondations et les incendies. En découle l'idée de s'inspirer de ça et de faire des barrages castor-mimétiques. Cette alliance avec une force vivante qui sait gérer l'eau, c'est aussi du biopunk. Pour moi, renouer avec le vivant c'est la priorité, la clé, notre combat prioritaire.

La tonalité d'ensemble de votre livre est très technocritique mais on sent aussi chez vous une forme de fascination pour la technologie, en particulier pour ceux qui la font, les programmeurs notamment. Comment pourriez-vous qualifier votre critique de la technologie ?

Je suis auteur de SF donc bien sûr, la technologie me fascine. Je trouve ça délirant, je suis de près les développements de l'IA. C'est époustoufflant, mais évidemment tu ne peux pas en rester là, dans une posture geek. Celles et ceux qui conçoivent les technologies sont passionnants, car ils sont souvent éclairés, capables

Cyberpunk

Né au début des années 1980, le cyberpunk dessine un futur proche, dystopique, où les technologies de l'information et la cybernétique ont atteint un stade avancé, profitant essentiellement à de grandes multinationales. L'homme s'hybride avec la machine, l'IA dépasse les capacités humaines, le virtuel prend le pas sur le réel. William Gibson et son roman *Neuromancien* (1984), Neal Stephenson avec *Le Samouraï virtuel* (1992) ou Bruce Sterling font partie des figures de proue de ce sous-genre de la SF.

Les Furtifs

(La Volte, 2019)

Dans la France des années 2040, la surveillance est totale, les villes totalement privatisées et l'État s'est évanoui. Chaque citoyen porte une bague connectée qui contient l'ensemble de ses données et interagit avec le monde grâce à une IA personnalisée. L'emprise technologique n'a jamais été aussi forte, sauf pour les mystérieux « furtifs », hybrides dont on ne sait s'ils sont humains, minéraux ou animaux.

« Quand tu en es à compter tes pas et tes kilomètres, c'est que tu ne comprends plus rien au corps, que tu es sorti du corps. »

d'utiliser la technologie dans toutes ces dimensions et de s'émanciper grâce à elle. Ils ne subissent pas. C'est pourquoi je parle de forger « un art de vivre avec les machines », d'être capable d'être un artisan face à ces technologies, dans une approche low tech, de pouvoir réparer, recycler, manipuler, recoder soi-même, d'apprendre aux gamins à comprendre tous les cycles de dépendance, à utiliser l'Open Source, à devenir des hackers. C'est un vrai espoir, même si nous en sommes bien loin. Car ce que l'on voit poindre avec les IA est terrifiant. Je me rends bien compte que les IA vont totalement dévorer

notre premier rapport au monde. Des IA personnalisées, bienveillantes, qui vont nous choyer, s'adapter à nous, à toutes nos perversions, nos paresseuses, ne jamais nous contredire, nous entretenir dans nos certitudes... Nous allons interagir avec elles en langage naturel, en leur parlant. Nous serons constamment là-dedans. Et comme l'IA nous connaîtra parfaitement, s'adaptera à nos moindres désirs, tout le reste va nous emmerder. Discuter avec ses parents ou sa copine nous paraîtra fade. C'est terrifiant. Et je parle de choses qui vont arriver dans trois ou quatre ans, c'est très proche. ☹



Cadre réservé au correcteur

Notes en chiffres 18Note en lettres dix-huitSignature [Signature]**13196** 2ème épreuve

Synthèse de Textes

Réservé à
la correction

Technocapitalisme : quels en sont les dangers et comment en sortir ?

Dans un entretien accordé en 2004, le PDG de TF1, PATRICK LE LAY affirmait déjà : " Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible ". Cette réalité démontre d'ores et déjà comment les technologies numériques sapent l'espace démocratique, en modifiant tant les comportements individuels que collectifs. L'attention, qui est avant tout rentable selon DAVID ABRAM, est ainsi exploitée par ces technologies. Si cette exploitation présente des dangers, il existe toutefois des solutions pour combattre le techno-capitalisme.

En premier lieu, YVES CITTON explique que la publicité constitue le cœur du modèle économique du capitalisme de plateforme. En découle alors une monétisation de l'attention, comme l'illustre le projet de dons d'achat Amazon / visant à récompenser le visionnage de vidéos suggérées par l'algorithme sur le réseau social TikTok Lite. Ainsi, HERBERT SINON

NE RIEN INSCRIRE DANS CE CADRE

affirmait qu'« une abondance d'information crée une rareté d'attention ». Le principal danger réside alors dans l'importance des algorithmes de recommandation, puisque selon ARTHUR GRINONPONT, « une poignée d'algorithmes mus par des intérêts privés structurent / l'accès à l'information de la moitié de l'humanité ». Ainsi, au niveau individuel, les conséquences psychologiques de l'économie de l'attention touchent surtout les enfants et adolescents, tandis qu'au niveau collectif, le risque est grand pour la démocratie, comme l'explique DARIA RESSA ainsi que HANNAH ARENDT. De plus, ALAIN DANASIO démontre que le technocapitalisme mène à l'individualisme, / comme il a pu le constater dans la Silicon Valley, mais également à une perte de puissance induite par l'externalisation des capacités cognitives des individus. Par conséquent, ces automatismes non choisis nuisent à l'agentivité, définie par NEHAI KHANASSI comme « le sentiment de contrôle de ses propres actions ». Enfin, ALAIN DANASIO décrit un énorme danger de ce modèle / techno-capitaliste qu'il nomme un « outillage de la paresse », car « le numérique est une machine à accaparer le temps », qui vend le pouvoir de faire faire à la machine ce que l'on pourrait faire directement.

Toutefois, si le technocapitalisme présente des dangers, des solutions permettent de tenter d'y échapper. En effet, des discours technocritiques, tels que ceux de NICHEL DESNURGET

eu BRUNO PATINO / permettent avant tout d'alerter, et donc de pouvoir « s'autoriser à interdire » comme l'explique YVES NARRY. En ce sens, des lois interdisant l'accès aux réseaux sociaux des mineurs de moins de 15 ans pourraient constituer une première solution. Le plus, RACHEL et STEPHEN KAPLAN préconisent quant à eux l'exposition à des paysages naturels pour restaurer l'attention, tandis que STEFANA BROADBENT propose / de favoriser l'attention conjointe, c'est-à-dire le fait de prêter attention ensemble à un même objet de façon à collaborer vers un but commun. Par ailleurs, au niveau législatif, des lois européennes, telles que le règlement sur les services numériques ou la législation sur l'IA, sont des solutions potentielles mais encore inefficaces. Par conséquent, des initiatives personnelles peuvent apparaître comme de saines / alternatives face au technocapitalisme. DAVID ABRAN propose dès lors de privilégier le contact et la convivialité avec ce qui n'est pas humain pour exprimer notre humanité, et de renouer avec la culture locale, « la parole, le rythme des mots et la mélodie des expressions ». Enfin, l'initiative d'ALAIN DANASIO, l'École des vivants, constitue l'une des solutions pour sortir de ce techno-cocon. Ce dernier privilégie / également l'action directe, puisque selon lui, « la non-violence ne marche pas ». L'un de ses objectifs réside en effet dans une action visant à empêcher le fonctionnement de tous les entrepôts d'Amazon. Dès lors, couplée au mouvement du biopunk ainsi qu'au dualisme nature-culture, l'action directe serait une solution potentielle face au technocapitalisme.

Ainsi, malgré le lobbying exercé / par ces plateformes, des solutions existent pour lutter face au technocapitalisme, et ce même si, selon ARTHUR GRINONPONT, cela revient à « déplacer la responsabilité des multinationales qui structurent le marché de l'information aux individus qui la consomment ».

CONCOURS PRÉ MASTER

RAPPORT DE CORRECTION 2026 :

Épreuve de SYNTHÈSE DE TEXTES

Les candidats disposaient de 3 heures pour lire et comprendre une revue de 5 articles répartis sur 20 pages dont ils devaient proposer une synthèse aux caractéristiques traditionnelles que nous avons rappelées en introduction.

Les textes étaient extraits du Magazine SOCIALTER numéro 64 (Juin/Juillet 2024) dont le thème principal était : « L'urgence à la déconnexion numérique afin de retrouver la liberté d'agir et de penser ».

L'ensemble du corpus ne comportait pas de risques d'erreurs de compréhension. L'équipe de correction note même, pour la deuxième année consécutive, un effort de la part des candidats à aller jusqu'au bout du corpus. En revanche, si les textes permettaient d'appréhender l'amplitude du sujet relatif aux différents avis d'experts à la fois anthropologique, sociologique et philosophique sur les comportements addictifs aux réseaux sociaux ; les thèses sur les « remèdes à l'addiction » ont été plus difficiles d'accès, ce sont les "mauvaises" copies qui en témoignent.

De manière générale, les candidats ont su mettre en valeur le thème du dossier.

Trois commentaires principaux se dégagent de la correction de cette épreuve :

1. Niveau plus faible cette année en orthographe. La méthodologie semble moins maîtrisée que les années précédentes ; de ce fait, pas mal de candidats ont escamoté la seconde partie sur les "remèdes" à l'addiction qui était bien sûr la plus intéressante, mais qui demandait plus de "sens culturel".
2. Très peu de copies sortant vraiment du lot. Moins de "prestance", de style et d'originalité finalement. L'équipe de correcteurs a signalé une nette amélioration dans l'introduction des copies, elles sont dans l'ensemble correctement structurées. Les références faites aux textes et à leurs auteurs sont beaucoup plus fluides que par le passé, constat déjà fait en 2025. En revanche, le décompte des mots n'est pas assez pratiqué par les candidats.
3. Nous n'avons pas retrouvé les traditionnelles absences de ponctuation et beaucoup moins d'indélicatesse dans la façon de citer les auteurs.



Moyenne de l'Epreuve : 12,49 (12,47 en 2025)

A Roubaix, le 5/05/2026 et pour l'équipe de correction

Isabelle SEQUEIRA